

Sur Joël 2,11-18

« *Revenez à Moi de tout votre cœur avec des larmes* » :

Car la tristesse selon Dieu produit une repentance vers un salut sans-aucun-regret ; or la tristesse du monde produit la mort. (= Dieu ne l'a pas créée dans un autre dessein. La tristesse qui est selon Dieu produit le repentir et assure le salut).

2 Cor 7,10.

4. ... Cessez de vous lamenter en face de la mort ; pleurez vos péchés pour les anéantir. La tristesse, dans les desseins de Dieu, ne doit point avoir pour objet la perte de nos biens, la mort, ni rien d'analogue ; elle doit servir à effacer les fautes que nous avons commises. Un exemple vous le montrera. Les médicaments ont été faits en vue des maladies qu'ils peuvent guérir, et non pas en vue de celles qu'ils ne peuvent en rien soulager. Je vais développer ma pensée. Un remède est bon pour les maladies des yeux, mais c'est le seul usage auquel on puisse l'employer ; ne doit-on pas dire qu'il a été fait exclusivement pour les yeux, et non pour l'estomac, ni pour les mains, ni pour aucun autre membre ? Appliquons à la tristesse ce qui vient d'être dit, et nous trouverons qu'elle n'est d'aucun effet pour les divers accidents de la vie, et que le seul mal dont elle puisse nous guérir, c'est le péché. Il est donc certain qu'elle est uniquement destinée à nous en délivrer. Parcourons les uns après les autres les maux qui nous accablent, appliquons la tristesse comme remède, et voyons quelle en est l'efficacité. Qu'on ait perdu sa fortune, en vain s'affligera-t-on ; on ne réparera point ce dommage. On a perdu un fils, en vain se désolera-t-on, le mort ne ressuscitera point, et cette tristesse ne lui sera d'aucun secours. Que l'on soit flagellé, souffleté, accablé d'outrages ; nulle douleur ne fera disparaître l'insulte. C'est une infirmité, c'est une dangereuse maladie qui survient ; le chagrin, loin de guérir le mal, ne fait que l'aggraver. Le chagrin n'a servi de rien, vous le voyez. Mais si l'on s'attriste après avoir péché, le péché disparaît, la faute est réparée. Et le Seigneur nous le fait voir manifestement, quand il dit : « *A cause de son péché je l'ai plongé un instant dans la tristesse ; j'ai vu son affliction, sa démarche humiliée, et j'ai corrigé ses voies.* » (Is 62,17-18.) C'est pourquoi saint Paul dit aussi : « *La tristesse qui est selon Dieu produit le repentir et assure le salut* ». (2 Cor 7,10.) Donc, puisque évidemment la tristesse ne peut compenser ni la perte des biens, ni les outrages, ni la calomnie, ni les mauvais traitements, ni la maladie, ni la mort, ni rien d'analogue, et qu'elle n'a de force que pour détruire le péché en l'effaçant, Dieu ne l'a pas créée dans un autre dessein.

Ne nous plaignons donc plus de la perte de nos biens, ne déplorons que nos fautes, et de cette tristesse nous recueillerons les fruits les plus abondants. On vous enlève une partie de vos richesses ; n'en concevez aucune douleur ; ce serait une douleur inutile. Vous avez péché, attristez-vous ; cette tristesse vous sera salutaire ; et considérez la puissance et la sagesse de Dieu. Du péché proviennent ces deux maux, la tristesse et la mort : « *du jour où tu en auras mangé, dit le Seigneur, de mort tu mourras.* » (Gn 2,17) Et s'adressant à la femme, il lui dit : « *Tu enfanteras dans la douleur.* » (Gn 3,16.) C'est par ces deux choses que Dieu enlève le péché, et sorties, pour ainsi parler, du sein du péché, elles lui donnent la mort. Que la tristesse et la mort fassent disparaître le péché, on le voit assez par les martyrs ; on le voit encore par ces paroles que l'Apôtre adresse aux pécheurs : « *il y a parmi vous beaucoup de malades et d'infirmes, et beaucoup aussi se sont endormis dans la mort.* » (1 Cor 11,30.) C'est comme s'il disait : après avoir péché, vous mourez, afin que la mort vous délivre du péché. Et l'Apôtre ajoute : « *Si nous nous jugions nous-mêmes, nous ne serions point jugés ; et quand le Seigneur nous juge, c'est afin de nous instruire, de peur que nous ne soyons condamnés avec le monde.* (Ibid. v. 31-32.) De même que le ver naît du bois et le ronger, de même que la teigne ronger la laine qui l'a produite, de même aussi, la tristesse et la mort dévorent le péché qui leur a donné naissance.

Ne craignons donc point la mort, mais craignons seulement le péché, et qu'il soit l'unique objet de notre douleur. Si je vous tiens ce langage, ce n'est pas que je pressente rien de fâcheux pour vous ; mais je voudrais vous voir ne plus craindre autre chose que le péché, et accomplir toujours par vos œuvres la loi de Jésus-Christ. « *Quiconque ne porte pas sa croix, dit-il, et refuse de me suivre, celui-là n'est*

pas digne de moi. » (Mt 10,38.) Il ne s'agit certes point de porter une croix sur nos épaules, mais d'avoir sans cesse la mort devant les yeux, comme saint Paul qui mourait chaque jour, et se riait de la mort et méprisait la vie présente. (Cfr 1 Cor 15,13.) Car vous êtes des soldats : sans cesse vous avez à combattre, et le soldat qui redoute la mort n'aura jamais de bravoure. De même le chrétien qui craint le danger n'accomplira jamais rien de grand ni d'admirable ; bien plus, il sera facile à renverser ; si, au contraire, il est intrépide et magnanime, on ne pourra le prendre, on ne pourra le vaincre. Les trois enfants n'eurent point peur des flammes, et ils échappèrent à la mort ; nous aussi, nous en serons préservés, si nous ne la redoutons point. Ils ne tremblèrent point à la vue des flammes, car il n'y a point de crime à devenir la proie des flammes ; mais ils craignirent de pécher, car c'est un crime de tomber dans l'impiété. Emprisons-nous de les imiter, eux et ceux qui leur ressemblent ; cessons de craindre le péril, si nous voulons nous y soustraire.

Jean Chrysostome, 5^e Homélie sur les Statues, 4.

Prosternez votre corps dans des supplications qui le purifient.

Augustin, Sermon 205, 1^{er} Sermon sur le Carême, 2.

Sur 2 Corinthiens 5,20 – 6,4

3. ... Et que demande-t-il ? « *Réconciliez-vous avec Dieu* » (2 Cor 5,20). Il ne dit pas : Réconciliez Dieu avec vous car ce n'est pas lui qui vous hait, c'est vous qui voulez être ses ennemis. Dieu éprouve-t-il jamais un sentiment de haine ? ...

« *Celui* », dit-il, « *qui ne connaissait point le péché* », *qui était la justice même, « il l'a fait péché.* » (2 Cor 5,21). C'est-à-dire qu'il l'a laissé condamner comme un pécheur, mourir comme un homme chargé de malédiction. ... Ce n'est point l'état qu'il exprime, mais la qualité elle-même. Il ne dit pas : « *Il l'a fait pécheur* », mais « *il l'a fait péché* » ; il ne dit pas : celui qui n'a point péché, mais « *celui qui n'a point connu le péché* » ; il ne dit pas : afin que nous devenions justes, mais afin que nous devenions « *la justice* » et même « *la justice de Dieu.* » ... La Loi et les œuvres produisaient simplement la justice. Celle dont parle saint Paul est « *la justice de Dieu* ».

4. ... Craignons plutôt d'offenser Dieu. Quoi de plus affreux pour nous que de voir le Seigneur détourner de nous son visage irrité ? C'est assurément le plus terrible de tous les supplices.

Jean Chrysostome, Sur 2 Corinthiens, Homélie 11, 3-4.

1. ... Il rappelle ensuite les paroles du prophète, pour les exciter davantage à mettre la main à l'œuvre de leur salut. Car le prophète a dit : « *Je vous ai exaucés en temps favorable, et je vous suis venu en aide au jour du salut.* » (Is 49,8). « *Voici maintenant un temps favorable, voici maintenant des jours de salut.* » (2 Cor 6,2b). Un temps favorable, quel est-il donc ? Le temps du bienfait et de la grâce, temps où l'on ne demande pas compte des fautes commises, où l'on ne subit point de châtement, mais où après avoir été réconcilié avec Dieu, on jouit de biens sans nombre, la justice, la sainteté, et tant d'autres faveurs. Quels travaux ne s'imposerait-on point pour trouver une occasion aussi précieuse ? Et voici que, sans effort de notre part, elle s'offre à nous et nous apporte la rémission de toutes nos fautes passées. C'est pourquoi l'apôtre appelle ce temps un temps favorable ; car il accueille les plus criminels, et non-seulement il les accueille, mais il les élève au sommet des honneurs. C'est ainsi que l'arrivée de l'empereur annonce non pas un jugement, mais des bienfaits et le salut ; voilà le temps que l'apôtre appelle un temps favorable : c'est le temps où nous sommes dans la carrière, où nous cultivons la vigne, c'est en un mot la onzième heure, comme dit l'Évangile.

2. Courage, menons une vie toujours pure, cela ne nous est point difficile. Combattre, alors que Dieu répand de tels dons et de telles grâces, c'est être sûr de remporter aisément la victoire.

Jean Chrysostome, Sur 2 Corinthiens, Homélie 12, 1-2.

1. « *Voici le temps favorable, voici le jour du salut.* » (2 Cor 6,2). Mes frères, voici les jours où, par les macérations corporelles, nous opérons le salut de nos âmes. Sans doute nous y mortifions l'homme extérieur, mais aussi nous y vivifions l'homme intérieur. Le jeûne est, en effet, comme la nourriture de notre âme, car s'il nous impose des sacrifices, il profite d'autant à notre salut. Entre autres exemples de sanctification, Notre Seigneur et Dieu, Jésus-Christ, nous a donné celui du jeûne et du carême ; il a même indiqué le nombre de jours qu'il doit durer puisqu'il a jeûné pendant quarante jours. C'est donc lui qui est l'auteur de ton jeûne, comme il sera plus tard le rémunérateur de tes mortifications. Le Rédempteur a donc jeûné l'espace de 40 jours, il est, néanmoins, de toute évidence, qu'il n'avait commis aucun péché et qu'il n'avait rien à craindre. Or, si le Dieu qui était à l'abri de toute erreur s'est dévoué à cet acte de pénitence, combien devient-il plus nécessaire à l'homme de s'y soumettre, puisqu'il est si exposé à se tromper ! Et si de telles macérations ont été imposées à un innocent, avec combien plus de justice ne peut-on pas les exiger d'un coupable ? En goûtant du fruit de l'arbre, en violant la loi du jeûne à laquelle il avait été soumis, Adam, le chef du genre humain, est devenu maître ès-péchés, après avoir été le maître du paradis, et comme conséquence de sa prévarication, la mort a jeté jusque sur nous son aiguillon. Quiconque désire vivre doit donc aimer l'abstinence, car, vous le savez, c'est en convoitant des aliments que l'homme s'est condamné à mourir et le rusé serpent, qui a séduit nos premiers parents en les excitant à la gourmandise, ne s'est-il pas approché du Sauveur, au moment de son jeûne, pour le tenter ? Est-ce qu'il n'ose pas tout, cet audacieux ? Mais en observant le jeûne, le Seigneur a confondu cet antique ennemi de l'homme, le nouvel Adam a repoussé le vainqueur du vieil Adam. Ô l'admirable pouvoir de l'abstinence ! Par le jeûne, elle triomphe du diable, à qui la gourmandise a donné jadis la victoire.

Augustin d'Hippone, 47^e Sermon, Pour le Carême 1, 1.

Sur Matthieu 6,1-6.16-17

1. Voici, aujourd'hui même, le retour solennel des observances quadragésimales, et aujourd'hui encore nous devons, comme chaque année, vous adresser la parole.

Nourris ainsi par notre ministère d'un aliment spirituel et divin pendant que vous pratiquerez le jeûne corporel, votre cœur pourra livrer le corps à la mortification extérieure et en supporter le travail avec plus d'énergie.

La piété même ne demande-t-elle pas de nous qu'à la veille de célébrer la Passion et le crucifiement de Notre-Seigneur, nous nous fassions à nous-mêmes une croix pour y attacher les passions charnelles ? « *Ceux qui appartiennent à Jésus-Christ, dit l'Apôtre, ont crucifié leur chair avec ses passions et ses convoitises* » (Gal 5,24). Il est vrai que durant tout le cours de cette vie, harcelée par des tentations continuelles, le chrétien doit être constamment attaché à la croix ; jamais il n'y a de moment pour arracher les clous dont il est dit dans un Psaume : « *Que votre crainte enfonce ses clous dans mes chairs* » (Ps 118,20). Les chairs sont ici les convoitises charnelles ; les clous désignent les préceptes de justice que fait pénétrer en nous la crainte de Dieu, en nous attachant à la croix comme une hostie agréable au Seigneur. Aussi le même Apôtre disait-il encore : « *Je vous conjure donc, mes frères, par la miséricorde de Dieu, d'offrir vos corps en hostie vivante, sainte, agréable à Dieu* » (Rm 12,1). Telle est la croix dont le serviteur de Dieu se glorifie, au lieu d'en rougir. « *Loin de moi, s'écrie-t-il, de me glorifier, sinon de la croix de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par qui le monde est crucifié pour moi, comme je le suis pour le monde* » (Gal 6,14). A cette croix à laquelle nous devons rester attachés, non l'espace de quarante jours, mais toute notre vie : car ce nombre mystérieux de quarante jours la désigne dans toute son étendue ; ... Aussi Moïse, Élie et le Seigneur lui-même ont jeûné quarante jours. C'était pour nous faire entendre que le but poursuivi par Moïse, par Élie et par Jésus Christ, c'est-à-dire par la Loi, par les Prophètes et par l'Évangile, est de nous éloigner de l'imitation et de l'amour du siècle, de nous porter à crucifier en nous le vieil homme, sans nous laisser aller aux excès de table et à l'ivrognerie, aux dissolutions et aux

impudicités, à l'esprit de contention et à l'envie ; de nous déterminer à nous revêtir du Seigneur Jésus-Christ, sans chercher à contenter la chair dans ses convoitises (Rm 13,13-14).

C'est ainsi qu'il te faut vivre toujours, chrétien, si tu ne veux point te laisser prendre les pieds dans la boue dont la terre est couverte, garde-toi de descendre de la croix ; et si tu dois y rester pendant toute ta vie, à combien plus forte raison durant ce temps de Carême, lequel est non-seulement une partie de la vie, mais le symbole de la vie. ...

2. ... Ce que vous retranchez par le jeûne, ajoutez-le à vos bonnes œuvres en faisant l'aumône.

3. ... « *Pardonnez, et on vous pardonnera ; donnez et on vous donnera* » (Lc 6,3). Telles sont les deux des ailes sur lesquelles la prière s'élève jusqu'à Dieu : pardonner à qui nous offense, et donner à qui est dans le besoin.

Augustin, Pour le Carême. 1. Sermon 205, 1-2.

L'aumône, c'est la miséricorde. C'est beaucoup moins pour le soulagement de l'indigence que Dieu a ordonné l'aumône, que pour l'avantage de ceux qui la font. Elle consiste donc à donner avec joie et à croire qu'on reçoit plus qu'on ne donne.

Jean Chrysostome

« *Je ne suis pas venu appeler les justes mais les pécheurs* » (Mt 9,13). ... car les pénitents se roulent dans la cendre, témoignant ainsi, mes frères, qu'ils ressemblent à cette poussière, et disant à leur Dieu : « je ne suis que cendre. » On lit, en effet, quelque part dans l'Écriture : « *je me suis méprisé et j'ai rougi de moi, en me comparant à la boue et à la cendre* » (Job 30,19). Telle est l'humilité du pénitent. Quand Abraham parle à son Dieu, et qu'il veut épargner la destruction de Sodome, [il dit] : « *Je suis bien hardi de parler à mon Seigneur, moi qui suis poussière et cendre* » (Gn 18,27). N'est-ce pas toujours cette humilité que l'on retrouve dans les grandes âmes et dans les saints ?

Augustin, Homélie sur le Psaume 147, 24.

« *Sonnez de la trompette au grand jour de votre solennité !* » dit le Psaume 81(80),3. Entrons donc dans notre jeûne joyeusement comme il convient à des chrétiens. Personne n'est abattu quand il est couronné, triste un jour de triomphe. Au moins, c'est pour vous un jour de guérison, de guérison pour votre âme : si vous étiez triste un jour pareil, ce serait la preuve que vous êtes plus soucieux des joies de l'estomac que du salut de votre âme. Soyez joyeux, car le péché est tué, chassé de votre âme.

Basile de Césarée, Homélie I sur le jeûne.

Pour une lecture intégrale de cette homélie de Basile, Cfr : <http://www.abbaye-saint-benoit.ch/saints/basile/homelies/012.htm>

L'hospitalité est la sœur des anges et l'amie de Jésus Christ.

Augustin d'Hippone

Celui qui secourt son frère tient déjà Jésus Christ par la main.

Thomas a Kempis

Lorsque l'hospitalité est faite dans l'esprit d'une vraie charité, elle est équivalente au martyr.

Jean Chrysostome,

La concupiscence de la vaine gloire attaque les serviteurs de Dieu aussi bien que les serviteurs du démon, et ceux-là peut-être encore plus que ceux-ci.

Opus imperfectum, Homélie 13.

Vous désirez des témoins à vos œuvres ? Quel témoin il vous donne ! Ce ne sont plus les hommes, pas même les anges, c'est le Maître de toutes choses. Et quel théâtre il vous assigne ! C'est le théâtre de la conscience où Dieu se rencontre avec vous, venant vous donner largement ce que vous pouvez désirer. Quelle folie ce serait de délaissier l'approbation de ce souverain Maître qui peut donner toute récompense et tout châtement, pour chercher l'approbation des hommes ! Quel homme quitterait un roi venant contempler ses œuvres pour rechercher le suffrage des mendiants ? Aimez donc à demeurer inconnu des hommes pour être connu de Dieu.

Jean Chrysostome, Homélie I sur Saint Matthieu.

Celui qui, dans cette vie, secourt son frère pour son intérêt particulier pense à lui plutôt qu'à celui qu'il doit aimer comme lui-même. En réalité il ne fait rien pour lui-même, puisqu'en agissant avec un cœur double, il s'interdit la récompense qu'il ne pouvait trouver qu'en Dieu.

Augustin d'Hippone,

1. Je viens remplir une ambassade aussi convenable à mon ministère qu'elle est importante et digne de toute votre attention. Ce sont les pauvres de cette ville qui m'envoient aujourd'hui vers vous. Certes, ils ne se sont pas rassemblés pour me nommer leur représentant, mais le seul spectacle de leurs misères a parlé suffisamment à mon cœur. En traversant la place et les carrefours, empressé, comme j'en ai l'habitude, de venir vous rompre le pain de la parole, j'ai vu une multitude d'infortunés étendus par terre, les uns privés de leurs mains, les autres de leurs yeux, d'autres tout couverts d'ulcères et de plaies incurables, étalant aux regards publics les membres qu'ils seraient conduits à cacher dans l'état d'horreur où le mal les a réduits. Il y aurait de l'inhumanité, mes frères, à ne pas vous parler des pauvres, surtout quand les circonstances actuelles nous y pressent. Si nous devons en tout temps vous exhorter à l'aumône, parce qu'en tout temps nous avons besoin de la miséricorde du Maître commun qui nous a créés, combien plus ne le devons-nous pas dans le froid rigoureux qui règne maintenant ?

...

Donc, puisqu'à présent leurs besoins se multiplient, puisqu'ils n'ont pas la ressource du travail, puisque personne ne loue leurs services et ne les emploie à aucun ouvrage, suppléons à tous les moyens qui leur manquent, engageons les personnes charitables à leur tendre la main, et prenons pour collègue de notre ambassade le bienheureux Paul, ce père tendre, ce grand protecteur des pauvres. En effet, ce grand apôtre s'est occupé de l'aumône plus que personne. Aussi quoiqu'il eût partagé avec Pierre les peuples chez lesquels ils devaient porter la prédication, il ne partagea pas le soin des pauvres ; mais après avoir dit : « *Les apôtres nous donnèrent la main à Barnabé et à moi, pour marque de l'union qui était entre eux et nous, afin que nous prêchassions l'Évangile aux Gentils et aux circoncis, il ajoute : Ils nous recommandèrent seulement de nous souvenir des pauvres, ce que j'ai eu aussi grand soin de faire.* (Gal 2,9-10.) Partout dans ses épîtres, il parle de l'aumône, et il n'en est aucune où il ne recommande cette vertu. Il savait, oui, il savait combien elle a de pouvoir. C'est par là qu'il termine tous les avis qu'il adresse aux fidèles, c'est comme le faite admirable dont il couronne un bel édifice. Ainsi, dans le passage que nous entreprenons d'expliquer, après avoir parlé de la résurrection, et avoir réglé tout le reste, il finit par l'aumône ...

4. ... Saint Paul ne cherchait pas seulement à faire secourir les pauvres, mais à les faire secourir avec joie. Il savait que c'est beaucoup moins pour le soulagement de l'indigence, que Dieu a ordonné l'aumône, que pour l'avantage de ceux qui la font. En effet, s'il n'eût pensé qu'aux pauvres, il eût simplement ordonné de les soulager, sans recommander de le faire avec joie; mais vous voyez que, dans plusieurs endroits, saint Paul insiste sur ce dernier point : « *Né*

donnez pas, dit-il dans une de ses épîtres, ne donnez pas ce que vous avez envie de donner, avec tristesse et comme par force ; car Dieu aime celui qui donne avec joie » (2 Cor 9,7) ; non simplement celui qui donne, mais celui qui donne avec plaisir. « Que celui qui fait l'aumône, dit-il ailleurs, la fasse avec simplicité ; que celui qui gouverne s'en acquitte avec vigilance ; que celui qui exerce les œuvres de miséricorde, les exerce avec joie. » (Rm 12, 8.) La nature de l'aumône consiste à donner avec joie, et à croire qu'on reçoit plus qu'on ne donne. Aussi l'Apôtre emploie-t-il tous les moyens pour alléger le précepte, pour faire contribuer avec plaisir au soulagement du pauvre.

...

5. ... Pénétrés de ces idées, soit que vous deviez donner aux pauvres en votre nom, ou leur distribuer les deniers d'autrui, ne le faites ni avec lenteur ni avec tristesse, comme si vous portiez atteinte à votre fortune. Le laboureur qui jette tout ce qu'il a de semence, loin d'être fâché et de s'affliger, loin de regarder cela comme une perte, le regarde au contraire comme un gain et un revenu, quoique ses espérances soient incertaines; et vous qui semez pour recueillir des fruits beaucoup plus précieux, vous qui confiez votre argent à Jésus-Christ lui-même, vous différez, vous balancez, vous prétextez le défaut de moyens ! Cette conduite est-elle raisonnable ? Dieu ne pouvait-il pas ordonner à la terre de produire de l'or pur ? Celui qui a dit : « Que la terre produise de l'herbe verte » (Gn 1,11), et qui l'a montrée aussitôt revêtue de verdure, pouvait sans doute ordonner à tous les fleuves et à toutes les fontaines de rouler de l'or. Il ne l'a pas voulu, il a laissé beaucoup d'hommes dans l'indigence pour leur avantage et pour le vôtre ; car la pauvreté est plus propre à la vertu que les richesses, et ce n'est pas une médiocre ressource pour ceux qui ont péché que les secours accordés aux indigents.

[Dieu a fort à cœur l'aumône]

Dieu a si fort à cœur l'aumône, que lorsqu'il vint dans le monde, revêtu de notre chair et conversant avec les hommes, il ne regarda pas comme une honte, comme indigne de sa majesté, d'administrer lui-même les deniers des pauvres ; cependant, lui qui avait créé assez de pains pour nourrir une grande multitude, qui n'avait qu'à ordonner pour faire ce qu'il voulait, qui aurait pu produire sur-le-champ d'immenses trésors, ne l'a pas voulu ; mais il a ordonné à ses disciples d'avoir une bourse et de porter ce qu'on y mettait pour en secourir ceux qui étaient dans le besoin. Aussi, lorsqu'il parlait obscurément à Judas de sa trahison, les disciples, qui ne pouvaient comprendre ses paroles, crurent qu'il lui ordonnait de distribuer quelque argent aux pauvres, parce qu'il avait la bourse (Jn 13,29), et que c'était lui qui portait ce qu'on mettait dedans. Dieu, oui, Dieu a fort à cœur la miséricorde, non-seulement celle qu'il nous témoigne à nous-mêmes, mais encore celle que nous devons montrer envers nos semblables. Il nous donne sur l'aumône une infinité de préceptes dans l'Ancien comme dans le Nouveau Testament ; il nous commande de signaler notre amour pour les hommes par des actions, par des paroles, par d'utiles largesses. Moïse en parle fort souvent dans toutes ses lois ; les prophètes nous crient, dans la personne de Dieu : « Je veux la miséricorde et non le sacrifice. » (Os 6,6.) Les apôtres agissent et parlent conformément à ce principe. Ne négligeons donc pas l'aumône, qui est si utile aux pauvres, et encore plus à nous-mêmes, puisque nous recevons beaucoup plus que nous ne donnons.

[Ne faire aucun reproche au pauvre]

6. Ce n'est pas sans motif que je fais maintenant ces réflexions, mais parce que j'en vois plusieurs examiner scrupuleusement les pauvres, s'informer de leur patrie, de leur vie, de leurs mœurs, de leur profession, de l'état de leur corps, leur faire mille reproches, leur demander mille comptes de leur santé. Aussi beaucoup d'entre eux contrefont-ils des corps estropiés et impotents, afin de fléchir notre cruauté par les faux dehors d'une infirmité apparente. Il est mal de leur faire des reproches, même dans la belle saison, quoique cela puisse se souffrir; mais pendant le froid le plus rigoureux, se montrer à leur égard un juge si dur et si cruel, ne leur point pardonner de rester oisifs, n'est-ce pas le comble de l'inhumanité? Pourquoi donc, dira-t-on, saint Paul donnait-il cette règle aux Thessaloniens : « Celui qui ne veut pas travailler ne doit pas non plus manger ? » C'est afin que vous la connaissiez vous-même, cette règle, que vous vous adressiez à vous-même les paroles de l'Apôtre, et non pas seulement aux pauvres ; car les

préceptes de saint Paul ne sont pas seulement pour les pauvres, mais encore pour nous. Ce que je vais vous dire est un peu dur, et pourra vous déplaire; je vous le dirai toutefois, puisque je vous le dis pour vous corriger, et non pour vous offenser. Nous reprochons aux pauvres la paresse, vice souvent excusable ; et nous, nous avons souvent à nous reprocher bien plus que de la paresse. Mais moi, direz-vous, j'ai un patrimoine. Mais parce que ce misérable est pauvre, et qu'il est né de parents pauvres, qu'il n'a pas eu des ancêtres opulents, doit-il donc périr ? Je vous le demande. Ne doit-il pas, pour cela même, trouver surtout de la compassion dans le cœur des riches ? Vous qui passez tous les jours dans les spectacles, dans des assemblées nuisibles, dans des sociétés d'où l'on ne retire aucun avantage, où l'on se permet mille traits de médisance et de calomnie, vous croyez ne rien faire de mal et n'être pas coupable de paresse, et un malheureux qui passe tout le jour à pleurer, à gémir, à supplier, à souffrir mille maux, vous le citez à votre tribunal, vous le jugez durement, vous lui demandez mille comptes ! Est-ce là, je vous le demande, un procédé humain ? Ainsi, quand vous dites : Que répondrons-nous à saint Paul ? Adressez les paroles de l'Apôtre à vous-même, et non pas aux pauvres. D'ailleurs, ne vous contentez pas de lire les menaces de saint Paul, lisez aussi ses paroles indulgentes. Le même apôtre qui dit : « *Celui qui ne veut pas travailler ne doit pas non plus manger*, ajoute : *Mais vous, mes frères, ne vous laissez pas de faire le bien.* » (2 Thes 3,12-13.)

[Fallacieux prétexte des étrangers vagabonds]

Mais quel est encore un prétexte spécieux de nos riches impitoyables? Ce sont, disent-ils, des esclaves fugitifs, des vagabonds, des étrangers, qui abandonnent leur patrie, et qui accourent dans notre ville. Eh quoi, mon frère ! Êtes-vous donc fâché qu'on regarde généralement votre ville comme un port commun, qu'on la préfère à sa ville natale ? Voulez-vous lui ravir cette couronne? Vous devez vous réjouir et triompher de ce que tous les malheureux accourent dans nos bras comme dans un asile commun, de ce qu'ils regardent notre ville comme leur mère et leur protectrice. Ne privez pas votre patrie du plus beau de ses éloges, ne lui enlevez pas une gloire qu'elle tient de ses ancêtres. Dans les premiers jours du christianisme, lorsque toute la terre était menacée d'une grande famine, les habitants de notre ville envoyèrent une grande somme d'argent, par les mains de Barnabé et de Paul, aux fidèles de Jérusalem (Ac 11,30), à ceux mêmes dont nous avons tant parlé dans ce discours. Serions-nous donc excusables, si, lorsque nos ancêtres secouraient de leurs deniers des hommes éloignés de leur pays, et qu'ils allaient les chercher eux-mêmes, nous repoussions des misérables qui accourent à nous d'ailleurs, nous leur demandions un compte rigoureux; et cela, sachant que nous sommes coupables de mille crimes, et que si Dieu nous examinait avec la même rigueur que nous examinons les pauvres, nous n'obtiendrions aucune indulgence, aucune pitié. « *Vous serez jugés, dit l'Évangile, selon que vous aurez jugé les autres.* » (Mt 7,2.) Soyez donc humains et doux envers votre semblable, pardonnez-lui beaucoup de fautes, ayez compassion de lui, afin qu'on ait pour vous les mêmes égards. Pourquoi vous créer à vous-mêmes des embarras ? Pourquoi vous inquiéter vous-mêmes. Si Dieu vous eût ordonné d'examiner la vie de vos frères, de rechercher leurs mœurs, de leur demander des comptes, plusieurs n'auraient-ils pas été mécontents ? n'auraient-ils pas dit : Assurément Dieu nous a chargés d'une fonction fort disgracieuse et très-difficile ? Pouvons-nous parvenir à connaître la vie des autres ? Pouvons-nous savoir les fautes que tel et tel a commises ? Plusieurs n'auraient-ils pas tenu ces discours et d'autres semblables ? Et lorsque Dieu nous dispense de ces recherches pénibles, lorsqu'il promet de nous donner une récompense abondante, que ceux que nous soulageons soient bons ou méchants, nous nous formons à nous-mêmes des embarras. Et qu'est-ce qui prouve, direz-vous, que nous recevrons toujours notre récompense, que ceux à qui nous donnons soient bons ou méchants ? Ce sont les paroles mêmes du Fils de Dieu : « *Priez, dit-il, pour ceux qui vous persécutent et qui vous calomnient, afin que vous soyez semblables à votre Père qui est dans les cieux, qui fait lever son soleil sur les bons et sur les méchants, qui fait pleuvoir sur les justes et sur les injustes.* » (Mt 5,44-45) Suivez donc l'exemple de votre Seigneur et Maître. Bien qu'une infinité d'hommes le blasphèment, bien qu'une infinité d'hommes se livrent à la fornication, aux vols, aux rapines, soient souillés de vices et de crimes, il ne cesse de les combler de biens, il verse sur eux des rayons bienfaisants, des pluies fécondes, tous les fruits de la terre, il leur donne mille marques de sa bonté et de son amour. Vous de

même, lorsque vous trouvez l'occasion d'exercer la miséricorde et de signaler votre bienfaisance, secourez le pauvre dans ses besoins, apaisez sa faim, délivrez-le de son affliction, n'examinez rien davantage. Si nous voulons examiner la vie des malheureux, nous n'en soulagerons aucun ; arrêtés sans cesse par des inquiétudes déplacées, par des recherches hors de saison, nous ne produirons aucun fruit de miséricorde, nous ne secourrons personne, et nous nous fatiguerons en vain. Je vous exhorte donc à renoncer à des peines inutiles, à des soins superflus, à soulager tous ceux qui sont dans la détresse, et à leur procurer d'abondants secours, afin que, dans les jours de la justice, nous éprouvions l'indulgence et la miséricorde de Dieu, par la grâce et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, avec qui soient au Père et à l'Esprit-Saint, la gloire, l'honneur et le règne, maintenant et toujours, dans tous les siècles des siècles. Amen.

Jean Chrysostome, Homélie sur l'aumône (extraits).